Jean Cassou sur Marianne en 1932

23 novembre 1932, Domergue, Lhote, Renoir
30 novembre, Le roi de Rome
7 décembre 1932, La sculpture
14 décembre 1932, Photographie
21 décembre 1932, Joujoux annamites
28 décembre 1932, Le Salon des Echanges

23 novembre 1932
Domergue, Lhote, Renoir.

LA coexistence des modes artistiques est aussi troublante à considérer que leur succession. Il est singulier de penser que les trois peintres d'aujourd'hui qui connaissent le plus grand succès sont MM. Jean-Gabriel Domergue, Van Dongen et Picasso. Sans doute les publics de ces trois peintres forment-ils trois publics différents ; mais on peut se demander si ces trois publics, à certains confins, ne se rejoignent pas ; bref si le succès de ces trois peintres ne serait pas dû aux mêmes raisons.

Evidemment, on n'oserait pousser trop loin ces ressemblances. Surtout, la disjonction éclate dès qu'il s'agit d'examiner comment, d'autre part, ces trois glorieux artistes déplaisent. Et dans la façon dont nos trois peintres excitent le monde, ses intrigues et ses pompes, il y a également des degrés : ceux-ci vont, ainsi, des plus subtils malentendus du snobisme jusqu'aux plus basses et plus franches raisons du goût vulgaire, en passant par cette facilité faisandée qui, du brave et curieux fauve qu'aurait pu rester Van Dongen a fait ce que nous savons, — et qui, je m'empresse de le dire, est encore honorable à côté des productions de M. Domergue.

Chez Van Dongen, il y a eu décomposition. Mais chez M. Domergue, il y a composition, et on ne saurait reprocher à son art (si j'ose dire) de manquer de conscience et de volonté. Ses toiles se sont bien voulues telles qu'elles nous apparaissent. Et pour qu'elles achèvent de plaire aux gens qui les contemplent, on a eu l'ingénieuse idée de les encadrer dans des *cadres-miroirs*, si bien que leur spectateur peut immédiatement mesurer son propre émerveillement.

André Lhote est, lui aussi, un artiste volontaire, mais d'une autre espèce ! On admirera, à son exposition de la galerie Druet, la conscience, toujours vigilante et lucide, avec laquelle il a préparé le *Paysage baroque* qu'il expose au Salon d'Automne. C'est avec joie que je vois Lhote, l'esprit le plus rigoureux, se plier généreusement aux tentations du génie baroque, cette merveilleuse conquête que nous venons de reprendre au passé, cette planète obscurcie, oubliée et qui, de nouveau, brille à nos yeux de tous ses feux rajeunis et, une fois de plus, nous ramène à la méditation vivifiante de l'Espagne.

Georges Besson organise à la galerie Braun toute une anthologie de la peinture française. Il le fait avec son discernement et son ironie accoutumés. Le chapitre actuel est consacré à Renoir et nous permet de faire connaissance avec quelques aspects mal connus ou surprenants de Renoir — et de revoir M. Vollard dans son costume non moins surprenant de torero, ou, comme nous disons, de toréador.

Jean Cassou.

30 novembre
Le roi de Rome

Qui donc a prétendu qu'Edmond Rostand avait été un poète complètement dénué de génie? Il avait, comme pas un, le sens du mélodrame et possédait à merveille l'art de faire tenir en douze syllabes des propos souvent stupides, mais d'une stupidité claironnante et généreuse.
Et puis on ne pourra jamais se résigner à considérer comme un mauvais poète un auteur qu'on a admiré quand on était enfant et qui, par conséquent, s'imposait à la fraîcheur de l'enthousiasme, sans aucun point de comparaison et avec tout l'absolu d'une révélation. C'est cet air d'enfance qu'on respire à l'exposition de l'Orangerie, comme si on se retrouvait à une exposition organisée pour renouveler le souvenir du dernier des Mohicans. Il est dommage que les organisateurs n'aient point pensé à prolonger leur exposition jusqu'aux incarnations ultimes de l'Aiglon, jusqu'à Rostand, jusqu'au siècle de Sarah Bernhardt et cette image d'androgyne, si singulière et si attendrissante, qu'a fini par revêtir le mythe. Ils ont préféré rester dans le strict domaine de l'histoire. Cependant le mythe s'échappe de toute part, plane sur toute cette évocation d'une famille de princes heureux et glorieux et dont le fils devait connaître un si touchant destin.
Aussi, ce qu'il y a de plus émouvant dans cette exposition, le trouverons-nous dans les estampes populaires, leurs légendes, leur coloris. Une de ces images surtout est charmante, qui montre Napoléon et son fils se retrouvant au ciel et s'écriant : « Enfin réunis ! » Les couleurs en sont exquises. Mais le mythe éclate aussi dans les pièces proprement historiques, ces livres de classe, ce Virgile aux marges couvertes de notes au crayon, ces layettes, ces dentelles, ces sabres, ces tabatières, ces lettres écrites en allemand, sur un sol étranger, ces peintures de Gérard, pas plus mauvaises qu'autre chose, ces fauteuils aux dossiers d'un violet défraîchi, aux bras dédorés, tout cet attirail de vermeil, tout ce style Empire avec lequel toute une époque s'est si bien amusée. On circule à travers tout ça en parlant à voix basse, comme à l'église, comme à Versailles, devant la chambre de Louis XIV, comme devant la femme-tronc. Il y a là des jeunes filles, des pères qui donnent une leçon d'histoire à leurs petits garçons, et des vieux messieurs dont on veut penser qu'ils sont les derniers bonapartistes.
Car il existe un parti bonapartiste, et qui a bien du mérite. D'abord, le mérite de ne pas s'embarrasser d'idéologies et de doctrines. En quoi il est moins hypocrite que les autres partis politiques. C'est un parti purement sentimental, le parti du cœur, le parti du souvenir et du retour aux souvenirs puérils. S'il est régressif, il le sait, comme ce monsieur habillé de façon saugrenue et qui était tout à fait ridicule, mais qui pouvait répondre aux rieurs : « Oui, mais moi, c'est exprès ! »
Aussi le bonapartiste ne réussira-t-il plus en France, car nous sommes un peuple sentimental, mais qui veut raisonner, et ainsi ne jamais savoir qu'il est ridicule.
Allons à l'exposition du Roi de Rome, avec la mélancolie d'y contempler des objets absolument inoffensifs. Cela est assez rare dans un temps où le plus innocent asile peut camoufler une fabrique d'explosifs. Jean Cassou.

7 décembre 1932
La sculpture

LA sculpture est un art terrifiant ou frivole, selon qu'elle se présente sous l'aspect du fétiche ou du bibelot. Les Français y ont excellé, qui sont un peuple à la fois léger et superstitieux. Ce que peut l'habileté dans ce domaine, en même temps que les limites de ce domaine apparaissent bien dans l'exposition dès animaliers à laquelle nous invite, à la galerie Brandt, un sympathique orang-outang de Margat. La formule des animaux de notre temps vient de deux excellents artistes, Pompon et Hernandey : c'est une stylisation adroite et qui nous vaut un certain nombre de produits agréables, bien accordés à notre ameublement.

M. Seligmann a réuni un magnifique ensemble de sculptures françaises du XIIe au XIXe siècles. Les pièces du Moyen Age sont fort remarquables, en particulier une Vierge en ivoire du XIVe siècle. Le public s'arrêtera surtout aux bustes du XVIIe et du XVIIIe, plus ou moins empêtrés de perruques et de dentelles, mais qui constituent, comme on dit, des documents psychologiques et présentent, tous, des regards pétillants de malice. Houdon est le modèle du genre. Il est le La Tour de la sculpture et, comme La Tour, finit par lasser à force de psychologie et de regards pétillants de malice. Cependant il est indéniable qu'une telle aisance à surprendre et à capter l'aspect le plus fugitif de la vie a parfois quelque chose de magique.

Et lorsque Houdon, à cette virtuosité, ajoute une manière plus nue, plus dégagée que sa manière courante, il est étonnant. Son *Palissot de Montenoy*, par exemple, ou ce *lieutenant de police Le Noir*, traité dans un bronze noir et romain, sont de singuliers chefs-d'œuvre. M. Seligmann a eu l'heureuse idée de leur opposer un Buffon, au contraire tout chamarré et officiel et qui nous montre l'aspect conventionnel de l'œuvre de Houdon.

Le XIXe siècle est représenté par des Barye, des Carpeaux, des Daumier, d'admirables Rodin, une danseuse de Degas qui, elle, tient du fétiche plus que du bibelot et fait penser à l'Egypte : un très bel objet, audacieux et impressionnant. Degas était assurément un sculpteur, alors qu'on s'efforce vainement de le souffler pour en faire un maître de la peinture. La cinquantaine de dessins et pastels que nous présente de lui la galerie Rosenberg, produisent comme tout ensemble de Degas, un irrésistible effet de tristesse. Ce réalisme sans joie, ce style sans vigueur, ce trait morne et pénible dénoncent sans doute un cas curieux, mais assurément pas un maître. Et peut-être le succès qui vint si vite à Degas et qui s'obstine à le couvrir s'explique-t-il par ce merveilleux instinct du public qui, dans un artiste d'apparence moderne, reconnaît immédiatement le pompier.

Le Louvre a fait, à la vente de la collection de Mme Desfossés, une heureuse et juste acquisition avec *la Vénus au Bain ou l'Innocence*, l'une des toiles les plus séduisantes de Prud'hon, « ce frère en romantisme d'André Chénier », comme l'appela Baudelaire. « Les délicieuses flatteries de Prud'hon», dit encore Baudelaire, s'opposèrent aux « jouissances amères de David et de Girodet » et, à travers le jacobinisme gréco-romain, prolongèrent jusqu'au romantisme cet esprit érotique du XVIIIe siècle si particulier et qui, aux choses du plaisir, mêlait une saveur de mélancolie et de mystère.

Jean Cassou.

14 décembre 1932
Photographie

On a assez dit à quel point 1900 fut une époque ridicule, ou, plus exactement, satisfaite d'elle-même, ce qui est le comble du ridicule. On se confirme cette opinion à la charmante exposition que M. Henri Manuel a organisée dans sa galerie, et pour laquelle il a sorti ses plus précieuses archives, portraits d'hommes illustres, moustachus et cravatés, comédiennes, aéronautes, politiciens que nous voyons aujourd'hui dans cette sobriété qui est, au moins, un des meilleurs effets de l'usure, mais qui alors étaient tout en poils et en bombements de torse ; scènes pittoresques, enfin, tableaux de bains de mer et de concours du Conservatoire. Je ne crois pas qu'il suffise ici d'adopter un scepticisme universel et de juger que l'époque qui nous a laissé ces images en valut bien une autre, et que la nôtre sera un jour tout aussi démodée. Ce que ces images trahissent, c'est en effet une vanité jobarde, frivole et impétueuse qui est bien caractéristique d'une époque et qui est, en somme, ce qui a triomphé en amenant la guerre. Evidemment, cet esprit n'est pas mort avec 1900, il peut toujours renaître, on en perçoit même des traces dans certains aspects de notre temps. Mais celui-ci, s'il se démode, ce sera par d'autres traits, peut-être justement par des traits opposés, son goût de la fièvre, sa croyance au tragique, une sorte de passion de la catastrophe.

Bref, il n'est pas vrai que les époques se suivent et se ressemblent. Elles n'ont pas la même façon de mourir.

Et pour ce qui est de 1900, il est mort de façon sinistre. Il peut y avoir de l'injustice dans les gorges chaudes que nous en faisons aujourd'hui, dans l'éloquent et féroce réquisitoire que Morand a prononcé contre lui, dans le malaise ricanant et stupéfait avec lequel nous accueillons les photographies de ce temps. Mais il faut nous attacher à cette injustice, il faut y persévérer ; elle doit être le moyen, pour nous, de donner au moins à notre époque cette lucidité critique et amère qui nous gardera autant que possible du mauvais goût et de l'étourderie.

De document historique, la photographie est passée au rang d'art véritable. Les photos assemblées au *Studio d'art contemporain en témoignent*. Elles sont à la fois robustes et ingénieuses, en particulier celles de Kollar, de Victor Borel.

La photographie étant, par excellence, l'art qui reste le plus aisément proche de ce qu'on est convenu de considérer comme la réalité, il était naturel que son premier effort pour s'affranchir de la matière brute l'amenât à la virtuosité, voire à l'esthétisme. C'est sous cet aspect qu'elle apparaît à l'exposition Man Ray, galerie Vignon. En face des naturalistes de la photographie, Man Ray fait figure d'esthète qui saute les limites de son art, s'amuse avec humour de ses propres ruses et de ses propres habiletés, produit des images adroites et inquiétantes. Jean Cassou.

21 décembre 1932
Joujoux annamites

Baudelaire, qui a dit tout sur tout — et avec une puissance d'analyse complètement exhaustive — parle, dans sa *Morale du Joujou*, de l'«affection durable» et de l' «admiration raisonnée» qu'il a gardées pour «cette statuaire singulière, qui, par la propreté lustrée, l'éclat aveuglant des couleurs, la violence dans le geste et la décision dans le galbe, représente si bien les idées de l'enfance sur la beauté ». Pas un terme de cette description qui ne s'applique aux joujoux annamites, envoyés de Hanoï par Mlle E. Colani, et qui, joints à une dizaine de pièces prêtées par M. Avelot, vont être incessamment exposés au musée d'ethnographie du Trocadéro. Ils fêteront donc notre Noël au lieu de cette fête de la huitième Lune à laquelle ils étaient destinés, et qui commémore le jour où toute une population terrorisée se délivra d'un affreux dragon, sorte de minotaure ou de tarasque chinoise. Pour cette fête, on dresse partout des autels chargés de gâteaux coloriés et de joujoux, on promène d'extraordinaires lanternes, et les enfants courent à travers les rues avec d'énormes têtes de dragon.

Ces masques, ces lanternes, ces joujoux nous apparaissent bien tels qu'aurait pu les aimer Baudelaire : ils ont la propreté lustrée, l'éclat aveuglant qu'il attendait de cette « statuaire ». Ils sont en carton, en terre cuite ; les plus charmants sont en farine et en mie de pain. Ces derniers, dans leur futilité minuscule et fragile, témoignent d'une adresse et d'un goût merveilleux. Ils sont peints de couleurs roses et vertes, qui sont bien les couleurs qui puissent convenir à des créatures de mie de pain. Quand j'ai vu tous ces petits objets, ils dormaient encore dans des caisses hermétiques et prudentes ; des jeunes filles les nettoyaient avec le soin le plus scientifique. Ils ont trouvé dans le Musée du Trocadéro la meilleure chambre d'enfants qui pût les sauver de la ternissure et de la ruine qui attendent leur espèce. On sait que M. le Dr Rivet et son collaborateur, M. Georges-Henri Rivière, ont fait de ce musée le modèle des musées : tout ce que les rêveries populaires des plus lointains continents ont produit d'hétéroclite et de singulier, y prend, sous de seyants éclairages et dans des vitrines aseptiques, cet air de féerie précieuse et raréfiée, qui confère une si étrange majesté aux poissons bizarres des aquariums célèbres. Il y a, d'ailleurs, quelque chose du poisson, ou plutôt du crustacé dans les créations de l'Asie.

Mais revenons à nos joujoux.

Et observons, pour finir, qu'ils ne représentent pas tous des mandarins, des dragons, des licornes ou des enfants portés par des feuilles de lotus. Il y a aussi des tricycles, des aéroplanes, et une automobile, sur la carrosserie de laquelle l'artiste n'a pu s'empêcher de peindre des fleurs. Jean Cassou.

28 décembre 1932
Le Salon des Echanges

La peinture ne veut pas mourir. Elle se défend de toutes ses forces et elle vivra, dût-il retourner à son âge cavernaire, au temps où elle se cachait dans les catacombes des arrière-boutiques et des ateliers au plâtre écaillé. Les galeries se rétrécissent perdent de leur éclat : la peinture y retrouvera les siens. C'est ainsi que la galerie Castel est allée, de l'avenir Messine, se réfugier rue du Général-Beuret, dans un de ces quartiers populaires, dans ces steppes qui s'étendent au-delà de Montparnasse et qui sont la véritable patrie de la peinture. De même le Salon des Exchanges vient de s'ouvrir à la porte de Versailles.

Ce n'est plus le luxe et la splendeur des vaines exhibitions que l'on trouve à ce Salon des Echanges, mais une sorte de fièvre alimentaire, une ardeur d'activité et de camaraderie, autant de choses qui prouvent que l'esprit n'est jamais plus vivement lui-même que lorsqu'il s'affirme tout près de la matière, lorsqu'il découvre fièrement ses vraies origines : la nécessité. Il y a dans ce salon formé d'ouvrages qui appellent non pas le succès mais directement et franchement du pain, du charbon et des pardessus, une dignité émouvante. Il est d'ailleurs, d'une très belle tenue et réunit un certain nombre d'artistes dont on se plaisait déjà à suivre la carrière pour leur sincérité, leurs qualités de bravoure t de persévérance. Tout cet ensemble relève d'une sorte de naturisme, sans prétentions spéculatives, mais qui plaît à l'œil et réchauffe le cœur.

L'intention de ce choix et la sévérité qui y a présidé, de même que l'énergie et la cordialité qui assurent le succès d toute l'entreprise doivent être portés au compte d'Henry Ramey, principal organisateur du Salon et peintre dru et clair. A côté de lui on retrouve les noms de Touchagues, à qui est due l'affiche du Salon, toute spirituelle dans sa simplicité graphique ; de Mme Zina Gauthier qui expose des imageries poétiques et savoureuses ; de Kikoine, Roberman, Mme Claire Vallière, Gaspard-Maillol. On remarquera aussi les gravures de Raphaël Drouart, les envois de Bompard, ceux, toujours touchants de Mme Méla Muter, les fantaisies de Sterling ; et les petites comédies en plein air, particulièrement réussies cette année, si grouillantes, si divertissantes, de Francis Smith. Je signale également un peintre vigoureux, solidement doué et dont on n'a que trop rarement l'occasion de voir les productions : Biétry. Est-ce à ses origines jurassiennes qu'il doit cette matière schisteuse où il excelle ? En tout cas, il témoigne du plus robuste tempérament. C'est également la robustesse qui caractérise les envois de Feder, et l'on complètera et confirmera cette impression en allant visiter l'ensemble qu'il expose par ailleurs à la galerie Billiet : il y a dans l'œuvre de ce peintre une sobriété, une mélancolie, une allure rustique et lente qui inspirent une sûre sympathie. Jean Cassou